

Normand de Bellefeuille, Alain Mabanckou, Anne Martine Parent

Rachel Leclerc

Numéro 163, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83213ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2016). Compte rendu de [Normand de Bellefeuille, Alain Mabanckou, Anne Martine Parent]. *Lettres québécoises*, (163), 48–49.



NORMAND DE BELLEFEUILLE

Le poème est une maison de bord de mer

Montréal, Le Noroît, 2016, 154 p., 24 \$.

Le métapoème et la mer

Poursuivant sa quête de transparence poétique avec la trilogie *Catalogues affectueux*, dont le premier volet s'intitulait *Le poème est une maison de long séjour*, Normand de Bellefeuille revient nous éclairer avec un titre qui ne laissera personne indifférent, surtout pas les amoureux de la mer qui ont juré comme je l'ai fait de mourir sur leur bout de falaise.

De 2009 à 2012, en trois petites années de publications poétiques, Normand de Bellefeuille a raflé les trois prix les plus prisés par un poète québécois. C'est dire l'importance de son œuvre et le respect qu'il suscite chez ses pairs. On ouvre son nouveau livre en s'imaginant, certes naïvement mais en toute légitimité, avoir affaire à un simple livre sur la mer. Mais c'est plus compliqué. Voici plutôt des poèmes sur le poème, ce qu'on pourrait appeler une métapoésie. On avance en lecture, et on s'aperçoit que ce n'est pas ça non plus. C'est bien mieux : c'est le poème, la maison, le poème comme maison, puis le bord de mer, le souvenir du bord de mer de l'enfance. C'est la biographie. On plonge dans la modernité de l'écriture tout en sachant que l'époque n'est pas loin où, pour les poètes de cette génération qui a bouleversé la poésie québécoise après Saint-Denis Garneau, Alain Grandbois et plus tard Miron, Giguère, Lasnier, inscrire la mer et la nature dans un vers, c'était un peu comme trahir le Parti après avoir fait vœu d'allégeance. Aujourd'hui, vieillissant, on y revient, à la mer et à l'élémentaire, car nos vies en ce pays, nos expériences, toutes nos misères s'y trouvent enfouies, et avec elles le long poème de notre lucidité, le poème avec ses explications, ses exigences, ses éclairs et sa raison, sa loi. « Le poème / est une intrusion violente / dans le monde du sens » (poème 30).

LES MONSTRES MARINS

Bien qu'évoqué à chaque page, le territoire marin est gardé à distance : il ne sera jamais le lieu de la nostalgie. Et l'on suit Normand de Bellefeuille dans une réflexion théorique ponctuée d'une très juste dose de lyrisme. Voilà un livre d'une rare sincérité sur les monstres personnels. La première page se donne comme un aveu, une mise à nu, et l'on voit bien qu'elle ne pouvait pas être ailleurs. « Du placard / jusqu'au bord de mer / l'étrange périple / du poème / étrange et doux / malgré la noirceur du placard / et l'aveuglement lumineux / du bord de mer / [...] les placards de l'enfance / ou ceux de l'alcoolique » (poème 1). L'écrivain veut saisir et embrasser le poème pour ne plus en avoir peur, mais le poème le ramène au lieu de la catastrophe. S'il y a toujours à l'horizon le « noir ouragan » (poème 123), l'écriture poétique reste une pulsion de vie, peut-être un geste de bonté — d'une bonté totale, proustienne. C'est la fraternité du poème, celle que chaque poète peut ressentir en écrivant, la fraternité de la maison du bord de mer.



Il faudrait citer tant de pages de ce très beau livre.



NORMAND DE BELLEFEUILLE

Il faudrait citer tant de pages de ce très beau livre. Ainsi, le texte sur la cadence du poème, qui rappelle le retour incessant de la vague ; mais en voici un autre, comme un acte de foi : « Le poème est peut-être le lieu / de la présence réelle / et du vivant têt / le poème est le lieu de sa mission / de vivant têt / et de sa certitude désespérée » (poème 87).



ALAIN MABANCKOU

Congo

Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie », 2016, 84 p., 17 \$.

Entre l'homme et l'arbre

Né au Congo-Brazzaville, Alain Mabanckou est poète et romancier. Il vit à Los Angeles où il enseigne la littérature francophone. Grâce à une vingtaine de livres qui l'ont fait connaître en dehors de l'Afrique et qui lui ont valu plusieurs prix en Europe, il a intégré le Collège de France en 2016.

« Je préfère ne pas apercevoir la confusion de l'horizon, je ferme les yeux afin d'imaginer un autre monde même si je sais que la réalité finira par me rattraper. » (p. 70) Les observateurs qualifient de coup d'État le changement à la constitution qui a permis au président Sassou-Nguesso, de la République populaire du Congo, de briguer trois nouveaux mandats après trente-deux années au pouvoir. Reconnu pour être très critique devant le régime congolais et devant le résultat des élections présidentielles de mars 2016, Mabanckou, lui, a choisi il y a longtemps de s'exiler loin de son pays. Façon de « fermer les yeux », en effet, devant « la confusion de l'horizon », mais façon aussi de rester vivant et de suivre son destin avec un minimum de sérénité. Ce qui a valu à cet auteur d'être accusé de tous les maux par certains compatriotes. Son livre *Congo* s'ouvre sur quelques chapitres qui offrent des scènes franchement hilarantes — mais aussi ridicules. Voici l'auteur déambulant dans Paris ou dans un salon du livre et se faisant apostropher par un Africain qui dit qu'il n'achètera pas son livre pour ne pas enrichir les Blancs et lui demande du même souffle

s'il n'aurait pas un exemplaire gratuit dans son sac. L'homme s'emporte après avoir essuyé un refus : « Tant pis pour toi, moi je ne te lirai jamais ! » (p. 8) Il faut dire que, du livre d'André Gide, *Voyage au Congo*, à la liste des coups d'État subis par ce pays, on est souvent bien loin de la poésie avec ce petit recueil signé Mabanckou. Puis vient le curriculum vitae du Congo, pays « où est née la Société des Ambianceurs et des Personnes Élégantes (SAPE) » (p. 19).



UNE POÉSIE SIMPLE

Les poèmes, puisqu'on y vient, sont de courts textes en prose où l'on ne trouve que très peu de travail sur la langue, très peu de cette recherche à laquelle on s'attendrait de la part d'un auteur si célèbre. Cette plaquette signée Alain Mabanckou a autre chose à nous offrir cependant : la connaissance du Congo-Brazzaville. Tout le livre décrit la vie et les croyances du peuple, soulignant ainsi le choc des cultures. La religion, la mort, la nuit, la forêt. On entre peu à peu dans un pays chargé de superstitions et de petites frayeurs, comme si ces dernières procuraient finalement le sel de la vie. Mais c'est le lot de l'humain que de souffrir sous l'œil divin. « La douleur plane au-dessus des têtes, mais que vaut le bonheur sans le sacrifice ? » (p. 36) Les fragments en prose décrivent une vie simple



ALAIN MABANCKOU

vue du dehors, mais complexe en réalité. « Nous sommes, sans nous forcer, une carte postale qui illustre des femmes assises, d'autres les mains en appui sur leurs hanches, et qui attendent, attendent encore, parce que le Fleuve nous occupe et nous donne notre pain de chaque jour. » (p. 26) Restera la vision d'un peuple qui a oublié « de vivre au présent. Mais quel présent ? » (p. 65)

☆☆ ½

ANNE MARTINE PARENT

Je ne suis pas celle que vous croyez

Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Poésie », 2016, 86 p., 19,95 \$.

Une femme invisible

Professeure en études littéraires à l'Université du Québec à Chicoutimi, où elle poursuit des recherches sur la littérature des femmes et les pratiques autobiographiques, Anne Martine Parent signe ici son premier livre de poèmes, un livre qui dit avec émotion et franchise la déception face à l'image que lui renvoie le monde.



ANNE MARTINE PARENT

C'est l'histoire d'une petite fille à la recherche de sa propre réalité, d'une enfant qu'on n'a pas assez regardée. « Tu es invisible de colère. » (p. 21) L'histoire d'une jeune femme qui traîne encore le manque à exister qu'elle a ressenti dès le tout jeune âge. Ce pourrait être le livre d'une métamorphose féminine. Toute poésie raconte une évolution — ou, dans le meilleur des cas, une révolution. « J'ai pris ma robe / mes chaussures et mes bas / ajouté des cailloux / quelques éclats de verre / et j'ai tout mis dans la boîte. » (p. 17) Tout premier livre contient sa part de reprécailles. « J'ai longtemps cru que je voulais me venger / prouver que vous aviez tort. » (p. 31)

Après la lecture de ces très courts poèmes — parfois une seule ligne —, on ne peut que souhaiter, avec la même sincérité, que la narratrice envoie valser le fatras d'émotions négatives que provoque l'indifférence générale autour de sa personne et trouve enfin la voie de son autonomie. Nous ne devrions pas avoir tant besoin des autres et de leur approbation. Nous ne sommes pas si grégaires, et vient un temps où il faut choisir : exister par soi-même ou mourir par les autres.

ENTRER DANS LE TEMPS ET DANS L'AMOUR

Malgré la minceur de ce livre qu'on lira en vingt minutes à peine, Anne Martine Parent touche dès le début quelque chose d'essentiel. On peut lire sur le communiqué : « Pour vivre, il faut entrer dans le temps. » Tout est compris dans ce court aphorisme, et d'abord la nécessité de s'inscrire, par-delà le cocon familial, dans l'espace général qui s'offre à soi, dans la saison des humains pour y inventer sa propre biographie. Malgré la désespérance — « Comment fait-on pour marcher quand il n'y a plus d'horizon ? » (p. 53) —, il y a l'amour qui sert encore à cela. Il y a la conscience du passage de l'autre dans sa vie, son empreinte ténue, la preuve que tout reste possible malgré la tristesse. « L'ombre bleutée entre nous / a grandi / du bout des doigts je cerne / ton écho de feuilles mortes / au loin un chevreuil / détourne le regard. » (p. 59)

Je ne suis pas celle que vous croyez, dont le titre s'avère très juste une fois qu'on a lu ses pages, fait entendre l'appel à l'amour d'une jeune femme qui se tient devant l'existence comme au bord d'un précipice et qui attend d'ouvrir ses ailes, s'interrogeant encore sur ses aptitudes à voler.